

## ALAIN, SIMPLE SOLDAT

par LUCIEN CANCOUËT  
*Mercure de France*, n°1060, 1er décembre 1951

Lorsque je fis la connaissance de l'Homme, le 5 septembre 1914, c'était dans une chambrée du 3e Régiment d'artillerie lourde, caserné à Joigny (Yonne). Mon lit était voisin du sien et occupait l'angle du mur, près de la fenêtre. Face à lui, se trouvait celui du brigadier Gonthier, garçon de vingt-deux ans, fort intelligent, qui nous commandait.

A la caserne rien ne ressemble mieux à un soldat qu'un autre soldat, quelle que soit la différence de métier ou de rang social. Pourtant Emile-Auguste Chartier, homme déjà âgé et que nous savions « engagé volontaire », attirait l'attention de ses camarades ; non certes par une attitude plus martiale ou par des discours belliqueux, mais par une conversation pleine de sens et de bonne humeur.

Il était canonnier de 2e classe; traité par tous en simple soldat, ses réflexes fort naturels ne le séparaient jamais de son entourage. Je le remarquai bientôt, car il se mit à discuter vertement avec un disciple de Barrès, jeune nobliau de province, qui cherchait à nous étonner par des discours héroïques et sentencieux. Chartier rétorquait avec force qu'il n'y avait qu'une façon d'être patriote, qui était de partir aussitôt à la guerre et non d'y envoyer les autres à sa place. Le jeune beau-parleur fut vite repéré, et, comme il avait un nom « à charnière » qui pouvait prêter à confusion, il fut baptisé « de Vaseline », et à son grand dépit ce surnom lui resta.

C'est peu après que je commençai à m'entretenir avec Chartier. Je me souviens que nous lavions côte à côte notre linge de soldat lorsque pour la première fois nous engageâmes la conversation. Il avait à cette époque 47 ans et moi 20. Quoique catholique pratiquant, j'étais déjà un syndicaliste convaincu, appartenant à la C.G.T. depuis plusieurs années et associant fort bien l'Évangile et mes sentiments révolutionnaires. Mais surtout j'étais raisonneur et bavard. Il m'écouta patiemment et me répondit avec calme au sujet de la religion et notamment de l'existence de Dieu. Nous nous découvrîmes tous deux résolument pacifistes, tout en nous préparant, non moins résolument, à faire la guerre puisque les Allemands étaient déjà installés chez nous. Mais nous rouspétions ferme contre notre gouvernement qui n'avait pas su éviter ce conflit mortel. Son langage simple et dénué de tout artifice, son sens du devoir joint à son irrespect envers tous les pouvoirs auxquels il n'acceptait d'obéir que par nécessité, répondaient si bien à mes sentiments intimes que nous devînmes à partir de ce jour une paire d'amis, malgré toutes les distances d'âge, de savoir et de puissance intellectuelle qui auraient pu nous séparer. Mais quoi, nous étions deux soldats, habillés du même uniforme, voués aux mêmes fatigues et aux mêmes dangers, subissant la même servitude, unis par les mêmes pensées devant toutes les difficultés qui se présentaient.

Le hasard, cette providence du peuple, nous réunit encore pour le départ au front. Un mois après mon arrivée, le rapport du matin nous avisa que les batteries de notre régiment qui étaient sur le front avaient besoin de renfort. Nous fûmes quelques-uns à vibrer. Chartier demanda à partir; la petite équipe qui s'était formée autour de lui, Gonthier et Robert de Wathaire du Fort, autre engagé, de 19 ans, qui fut tué à Verdun, en était aussi ; mais il en fallait encore quatre. On tira au sort parmi les volontaires et

j'eus la chance d'entendre mon nom sortir le quatrième ; le sort en était jeté, nous partions ensemble pour la « grande épreuve ». Equipés dans l'après-midi, nous fûmes réunis dans la cour du quartier vers dix heures du soir, et après la cérémonie de l'appel des partants, le Commandant du dépôt crut devoir nous gratifier d'un petit discours où il souligna l'exemple d'Emile Chartier qui, dégagé de toute obligation militaire, partait volontairement à la guerre. Durant ce laïus qui nous amusait fort, nous ne pensions qu'à nous remémorer tous les articles de notre paquetage et harnachement, dans la crainte d'oublier quelque chose d'essentiel. C'est à Mandres-aux-quatre-tours que nous reçûmes ensemble le baptême du feu, alors que nous étions couchés sous les pommiers, nous reposant d'une rude étape.

Mais c'est à l'occasion de nos premiers contacts avec les pouvoirs militaires du front que je compris Alain. La vie était rude dans cette Woëvre où peu à peu l'armée s'enterrait dans la boue. Alain obéissait strictement aux chefs et exécutait son métier de soldat sans la moindre défaillance; mais sa manière de supporter les peines du métier sans jamais rien perdre de sa verve mordante à l'égard de toutes les sortes de pouvoirs ne tarda pas à le faire remarquer. Il méprisait ouvertement les petits moyens des « bonnets carrés » qui cherchent toujours à se faire approuver et si possible aimer. Ce mépris l'amena nécessairement à refuser toute supériorité de grade. Il fut pourtant nommé brigadier, puis beaucoup plus tard maréchal des logis, mais il le resta jusqu'à la fin de la guerre se défendant jusqu'au bout de devenir officier.

Le brigadier Chartier trouva sa façon personnelle de commander : affecté aux liaisons téléphoniques, il partageait si bien les tâches selon les capacités de chacun de nous que nous les accomplissions sans récriminer. J'ai eu l'occasion de voir bien d'autres équipes, mais nulle part je n'ai vu obtenir des hommes un rendement comparable au sien.

Ainsi pendant près de trois ans nous fûmes compagnons de combat dans les bons et les mauvais jours. Nous nous battîmes dans la Woëvre, en Champagne, à Verdun, dans la Somme et dans les Vosges. Et toujours il supporta les fatigues et les dangers de la guerre avec sérénité. Seule la discipline tatillonne de certains officiers avait le don de le mettre parfois en fureur. Il rugissait alors, ses yeux lançaient des éclairs ; il parvenait toujours à se dominer, mais sa forte carcasse en restait toute secouée. Il était l'ami du prêtre-soldat qui portait la capote du fantassin et partageait sa vermine, mais il avait des épigrammes féroces pour les hauts dignitaires de l'Eglise et les aumôniers à trois galons. Il ne ménageait pas davantage les hommes au pouvoir, et, par-dessus tout, les littérateurs de l'arrière, journalistes, romanciers ou académiciens. Il reçut la croix de guerre à Verdun, des mains du capitaine Tresch, si j'ai bonne mémoire. Une blessure banale au pied au cours d'une étape le sépara de nous en 1917. Je ne le retrouvai qu'après l'Armistice, et je le découvris alors dans sa vraie mission d'éducateur et d'écrivain ; mais presque seul parmi les survivants, je peux revoir aujourd'hui un Alain sale, crasseux, pouilleux, couvert de boue, enfonçant la tête entre les épaules quand les obus arrivaient de plein fouet, un soldat vivant la vie de soldat avec toutes ses souffrances, sans gloire, sans panache, bornant, à ce qu'il nous semblait, son activité et son espérance à vivre comme nous un jour après l'autre, mais pourtant en train de composer secrètement ce témoignage unique qui s'est appelé peu après *Mars ou, la Guerre Jugée*.